



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2006
Révolution

Avant-propos

La Révolution américaine : sujet brûlant ou vieille querelle ?

Naomi Wulf et Marie-Jeanne Rossignol



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/1140>

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

Naomi Wulf et Marie-Jeanne Rossignol, « Avant-propos », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2006, mis en ligne le 11 février 2010, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/1140>

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2019.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Avant-propos

La Révolution américaine : sujet brûlant ou vieille querelle ?

Naomi Wulf et Marie-Jeanne Rossignol

- 1 Depuis environ dix ans, les biographies des Pères fondateurs de la nation américaine connaissent un succès populaire sans doute inégalé dans le passé. Certaines sont l'œuvre de spécialistes universitaires de la jeune République américaine, tels Joseph J. Ellis avec *Passionate Sage: The Character and Legacy of John Adams* (1993), *American Sphinx: The Character of Thomas Jefferson* (1996, National Book Award), puis *Founding Brothers: The Revolutionary Generation* (2000, Prix Pulitzer) et enfin *His Excellency: George Washington*, en 2004. D'autres ont été rédigées par des biographes et historiens habitués aux publications grand-public, tels en 2001, le *John Adams* de David G. McCullough qui précédait son récent *1776* (2005, Prix Pulitzer), ou *Alexander Hamilton*, de Ron Chernow en 2004.
- 2 Couronnés de prix, ces ouvrages sont aussi disponibles sous forme de cassettes, livres-audios et autres supports qui reflètent leur large diffusion auprès d'un public éduqué, mais large, bien plus large que le lectorat purement universitaire. D'après Ellis lui-même, cette popularité s'explique par le dessein avoué de s'intéresser aux « leaders politiques au centre de l'histoire nationale » et non plus « aux figures marginales ou périphériques » de la Révolution (Ellis 2000, 12-13). Car ce retour à l'histoire des grands hommes se veut une réponse directe aux travaux des historiens sociaux, tels Alfred Young, Edward Countryman ou Gary Nash qui avaient renouvelé l'historiographie de la Révolution américaine dans les années 1970. Insistant sur le rôle du peuple, des femmes, des noirs, des artisans, de la foule, ils avaient voulu démontrer la dimension sociale d'une Révolution souvent présentée comme exclusivement politique — par contraste avec la Révolution française — ; mais leurs travaux étaient généralement restés en marge des débats politiques « mainstream » des Etats-Unis contemporains : mordant et critique, Edmund Morgan suggère que ces historiens *New Left* « avaient compensé leur isolement politique en s'identifiant aux malheureux des temps passés » (41).
- 3 Sur les campus des universités les plus recherchées, dans les colonnes des revues scientifiques les plus prisées, leurs travaux s'étaient pourtant imposés et avaient fait école, au point d'influencer durablement la présentation de la Révolution américaine,

notamment dans les manuels universitaires et scolaires (Mary Beth Norton, et al, *A People and a Nation* ou Gary Nash, lui même auteur d'un manuel en collaboration, *The American People : Creating a Nation and a Society*).

- 4 Or l'enthousiasme populaire récent pour les Fondateurs, ce « founders' chic¹ » vient réveiller dans les colonnes des journaux et revues à grand tirage des débats qui avaient surtout cours jusqu'alors dans les revues scientifiques spécialisées. En outre, dans ce qu'on peut à présent surnommer l'ère « post-Ellis² », ces échanges prennent un tour explicitement idéologique : les remarques polies à l'encontre de la nouvelle histoire sociale semblent avoir créé un climat favorable à toutes sortes de critiques, et se sont muées en attaque en règle contre ce type d'approche historiographique. C'est justement ce qu'on constate dans l'accueil très défavorable qui vient d'être réservé au nouvel ouvrage de Gary Nash sur la Révolution. Parus dans des revues grand public, plusieurs comptes rendus de la synthèse de Gary Nash, *The Unknown American Revolution : The Unruly Birth of Democracy and the Struggle to Create America* ont récemment éreinté cet auteur, tout comme l'interprétation « radicale » de la Révolution américaine dont il se fait le porte-parole. Et comme les critiques viennent de tous les horizons idéologiques, cela mérite d'autant plus que l'on s'y penche. Ce dossier « Autour de la Révolution américaine » nous fournit l'occasion de rendre compte de l'air du temps américain sur le sujet, en le replaçant dans le débat historiographique sur la Révolution, ceci aussi bien pour les lecteurs de *Transatlantica* que pour les agrégatifs et préparateurs de l'agrégation d'histoire, qui sont susceptibles de nous rejoindre.
- 5 La virulence de la réaction à cet ouvrage est d'autant plus frappante que le débat historiographique – et idéologique – qui mobilisa les historiens américains de la Révolution tout au long du xx^e siècle, de l'école progressiste de Charles A. Beard aux historiens radicaux des années 1970-80, en passant par les historiens du consensus des années de la guerre froide comme Bernard Bailyn, semblait clos depuis le milieu des années 1990, pour des raisons tant structurelles que politiques. D'une part, inspirée qu'elle était par l'histoire des *Annales* et son intérêt pour l'histoire de la société prise dans son ensemble, l'histoire sociale des années 1970 à 1990 avait abouti à la publication universitaire de quantité de monographies qui tentaient de donner une voix aux populations en marge de la grande histoire ; cette multiplicité avait provoqué une extrême spécialisation de la production historique sur la Révolution et l'on souffrait alors d'un manque de synthèse et de l'absence d'un récit historique unifié (que venait compenser en partie le livre d'Edward Countryman, *The American Revolution*, dont la première édition date de 1985). D'autre part, le dernier grand débat idéologique sur la Révolution à avoir mobilisé la profession historique tout au long des années 1980, celui qui opposait les historiens « républicanistes » aux historiens « libéraux » semblait s'essouffler et subir le flou idéologique d'un monde post guerre froide (Rodgers).
- 6 C'est alors qu'on assiste dès les années 1990 au foisonnement de publications grand-public sur les Pères Fondateurs dont nous avons cité plus haut les titres les plus connus. En se concentrant tout particulièrement sur John Adams (par opposition à Jefferson), ils semblent redorer le blason de ces révolutionnaires qui devinrent ensuite les « Fédéralistes » (Washington, Adams, Hamilton) animés par la volonté d'unifier la nation dans l'ordre et la prospérité, et ce à un moment où pâlit l'étoile du Père fondateur le plus aimé à gauche, Thomas Jefferson : ne confirme-t-on pas, dans ces mêmes années, par le biais d'un test ADN, que Jefferson a bien eu une descendance noire avec son esclave et

gouvernante Sally Hemings, descendance qu'il n'a jamais reconnue, mais libérée (Gordon-Reed, Lewis et Onuf)³ ?

- 7 Sur le front du débat concernant l'interprétation de la Révolution américaine, l'accalmie n'était donc qu'apparente, et cela était en fin de compte déjà perceptible lors de la publication en 1991 par Gordon Wood de *The Radicalism of the American Revolution*. Dans ce livre, Wood, auteur du classique *Creation of the American Republic*, proposait une synthèse sur la Révolution qui mette un point final aux débats historiographiques, tout en intégrant les conclusions des recherches les plus récentes (Pasley, Robertson, Waldstreicher 4). Or par le titre provocateur de *Radicalism of the American Revolution*, Wood se posait en « radical » d'un genre nouveau en réponse aux historiens sociaux (Wulf 74). Car cet ouvrage se réappropriait le concept de « radicalisme » révolutionnaire, cher aux historiens « New Left », mais prolongeait en fait la thèse consensuelle d'une révolution exceptionnelle, qui aurait été à l'origine de changements profonds dans la société, mais sans avoir besoin d'en passer par les mêmes bouleversements douloureux que la Révolution française.
- 8 Pour les historiens « radicaux », la provocation ne passa pas inaperçue, et dans un *Forum* organisé par la revue *William and Mary Quarterly*, Wood fut critiqué pour son utilisation abusive de l'idée de radicalisme ainsi que pour sa théorie du déclin « démocratique » engendrée par la Révolution. Car selon Wood, si celle-ci a bien permis l'avènement d'une république, progrès indéniable par rapport au système monarchique, la république se transforme dans les années qui suivent la révolution et dans les premières décennies du XIX^e siècle en une démocratie, perçue par Wood (et en cela il reflète la méfiance qu'avait l'élite révolutionnaire à l'égard de la souveraineté populaire) comme inférieure du fait de son caractère populaire, sa vulgarité et son matérialisme, ce que réfute Joyce Appelby, spécialiste du libéralisme jeffersonien (Appelby 681-82). Les critiques de Wood s'étonnent de la rareté des références, non seulement aux populations opprimées qu'étaient les esclaves, mais aussi aux succès relatifs du mouvement abolitionniste issu de la Révolution (Appelby 682). Dans un ouvrage qui traite du « radicalisme » de la Révolution américaine, ces historiens signalent le peu de pages consacrées aux mouvements menés par les artisans ou les petits marchands des villes, les mouvements de boycott de produits anglais organisés par les femmes, le rôle des comités de correspondance chargés de faire respecter ces mesures anti-anglaises (Clark Smith 686-88). Selon Michael Zuckerman qui a souvent appelé de ses vœux une synthèse qui permettrait de réunir la somme de monographies issues du foisonnement de la Nouvelle histoire radicale, la synthèse que propose Wood gomme la diversité, les conflits, la complexité de la société américaine (Zuckerman 693-95). Car le « radicalisme » que propose Wood n'a rien à voir avec le « radicalisme » tel que l'entendent ces historiens : ce qui l'intéresse et ce qui rend pour lui cette Révolution « radicale », c'est le degré de « transformation » qu'elle a effectué dans la société coloniale, d'un point de vue socio-culturel, mais pas nécessairement socio-économique.
- 9 Or dix ans plus tard, cette remise en cause de l'interprétation de la révolution américaine telle que l'a élaborée la « gauche radicale » ressort encore plus fortement des réactions de Wood dans la *New Republic*, comme de celles d'Edmund Morgan dans la *New York Review of Books* lorsqu'ils analysent la synthèse de Gary Nash, que son combat face aux conservateurs dans la controverse des « National History Standards » a érigé en chef de file des historiens de gauche depuis les années 1990 (Nash, Crabtree et Dunn). A la sortie de *Unknown Revolution*, les passions idéologiques que l'on croyait éteintes autour de

l'interprétation de la révolution américaine se déchaînent de plus belle et au grand jour, et ressort en particulier la voix conservatrice de Gordon Wood. Malgré le ton plus modéré adopté par Morgan, les deux historiens se rejoignent pour condamner les erreurs de l'histoire radicale, et de Nash en particulier : la Révolution américaine doit être analysée à l'aune de ce qu'elle a effectivement réalisé et initié en termes de libertés, pas seulement à celle des rendez-vous manqués. Si les femmes, les Noirs et les petits artisans ne tirèrent que peu d'avantages immédiats du nouveau régime, la majorité des habitants jouissait cependant d'un niveau de vie supérieur au niveau européen et l'inégalité, loin d'être la règle, constituait l'exception. Pourtant, chacun de ces historiens pense que la Révolution américaine n'a pas tenu immédiatement toutes les promesses de liberté dont elle était porteuse : mais les uns s'accrochent à la dimension fondamentalement positive de cet événement fondateur (Wood, Morgan) tandis que Nash selon eux exagère les limites du bouleversement social qui l'accompagna. En cela, sur un sujet aussi central à la culture civique américaine, chacun révèle ses choix politiques : Wood et Morgan partisans plutôt conservateurs d'une Amérique exceptionnelle, quoique toujours perfectible ; Nash critique d'une Amérique imparfaite, qui tend toujours à négliger sa véritable mission sociale de liberté. Ainsi, s'il fallait encore le prouver, la Révolution américaine demeure un sujet brûlant et l'on peut penser que les ventes massives de biographies des fondateurs les moins progressistes indiquent le tournant conservateur actuel de la société américaine éduquée.

- 10 De manière plus inattendue, la sortie du livre de Nash a aussi suscité d'acribes critiques de gauche dans les pages de la revue radicale *The Nation* : à force de vouloir à tout prix donner à la Révolution américaine une dimension sociale (que le critique Daniel Lazare qualifie de « progressive me-too-ism », en référence au complexe des historiens américains radicaux vis-à-vis d'une Révolution française plus sociale), à force de transformer les humbles en acteurs majeurs de cet événement, les historiens radicaux n'ont-ils pas trahi ceux qu'ils croyaient réhabiliter ? N'est-il pas plus honnête de constater que cette Révolution laissa effectivement au bord du chemin les éléments les plus faibles, et qu'elle fut dirigée de bout en bout par les élites libérales ?
- 11 C'est la question que repose en d'autres termes Elise Marienstras dans son article centré sur les concepts fluctuants de radicalisme et de conservatisme dans la Révolution, où elle nous met en garde contre l'emploi univoque de certains termes, étant donné leur polysémie idéologique. Il se trouve en effet que ces débats très actuels aux Etats-Unis rejoignent justement une des problématiques au centre de la question au programme d'agrégation d'histoire 2005-2006 « Révoltes et Révolutions en Europe et aux Etats-Unis » : c'est donc doublement l'occasion d'effectuer ce retour sur la Révolution américaine ainsi que sur sa place dans les Révolutions atlantiques et trans-américaines⁴. Au cœur du sujet, la relation entre « révoltes » et « révolutions » et la question de la place à accorder aux révoltes contemporaines de la Révolution américaine : peuvent-elles être mises au crédit d'un mouvement de classe comme cherchent à le démontrer les historiens sociaux, victimes de ce syndrome identifié plus haut ? Elise Marienstras nous livre ses doutes à ce sujet, à partir de réflexions sur les historiens radicaux de sa génération, où elle se distingue néanmoins de l'approche exceptionnaliste des historiens du consensus. Car les vrais « radicaux » de la Révolution américaine ne furent pas nombreux et les mouvements qui anticipèrent ou accompagnèrent la Révolution recouvraient des réalités très différentes, de la résistance à la politique impériale aux revendications agraires ou urbaines, et les révoltes, certes récurrentes, ne manifestaient que peu une véritable

conscience de classe, étant donné le caractère éminemment « colonial » de la nation américaine qui en résulta.

- 12 Reste Thomas Paine, le seul « vrai radical ». Nathalie Caron nous montre en quoi cet « européen américanophile » incarna à lui seul le moment révolutionnaire de la fin du XVIII^e, tant par ses écrits politiques et religieux que par ses actions, et comment, de 1774 à 1802, il circula de révolution en révolution, de continent en continent, à la recherche de l'homme nouveau qui devait naître de l'effort révolutionnaire.
- 13 « Autour de la Révolution » : comme l'intitulé du dossier l'indique, ces articles ne sont pas exclusivement centrés sur la Révolution américaine en tant que telle. Dans l'esprit de la question aux concours, un deuxième axe se dégage, celui des liens qu'entretiennent entre elles les Révolutions en Europe et en Amérique à la fin du XVIII^e siècle. Quatre des cinq articles présentés ici s'intéressent en effet à la circulation des personnes et des idées d'une Révolution à l'autre, entre les Etats-Unis (avec pour épigone, Philadelphie), l'Europe et l'Amérique du Sud, et s'inscrivent ainsi dans la problématique des Révolutions atlantiques, aujourd'hui renouvelée par dix ans d'actives réflexions sur le sujet, surtout aux Etats-Unis (Bailyn 2005).
- 14 Ce modèle d'une circulation transatlantique réussie connaît pourtant des limites notables : la situation d'exil des émigrés français et Sud-Américains aux États-Unis provoque des réactions divergentes à l'égard du modèle américain. Les émigrés français réfugiés à Philadelphie vivent dans la perspective permanente du retour, sans vraiment s'adapter heureusement à la contrée d'exil (Potofsky), rappelant ainsi, pour les raisons inverses, les espoirs déçus d'un Paine marginalisé à son retour aux Etats-Unis en 1802. Au même moment, au même endroit, les émigrés Sud américains tels que Puglia, Viscardo, Torres, à la suite des écrits précurseurs de Francisco de Miranda, ont tendance à idéaliser l'exemple nord-américain, encouragés dans leur promotion de l'expérience états-unienne par les élites révolutionnaires américaines. Mais il reste à déterminer quelle influence la Révolution et la République américaines eurent effectivement sur leurs propres combats et Révolutions à venir (Monica Henry). Notons que les préoccupations de ces exilés, américanophiles pour la plupart, sont loin d'être radicales : plus que l'égalité sociale, ce qui les intéresse c'est la pratique de la liberté politique, dans un système fédéral, ainsi que des libertés économique et commerciale. Car la république qui découle de la Révolution américaine est bien libérale : Annie Léchenet, par l'intermédiaire du commentaire de textes fondamentaux qui remontent aux sources anglaises et européennes de l'idée de liberté, nous rappelle en quoi la Révolution américaine est héritière des idées anglaises de liberté et comment la république initialement pensée en termes de constitution mixte évolua sous l'influence de Jefferson et de Madison vers une république moderne, étendue et représentative, où liberté et propriété sont les maîtres mots.
- 15 Mais nous avons suffisamment dévoilé la pensée de nos auteurs, pour ne plus y revenir : laissons aux lecteurs le privilège de découvrir ces quelques articles consacrés à un sujet qui, aux Etats-Unis, ne cesse d'enflammer le lectorat populaire comme savants universitaires.

BIBLIOGRAPHIE

- Appleby, Joyce. « The Radical Recreation of the American Republic ». *William and Mary Quarterly* 4 (October 1994). Forum « How Revolutionary Was the Revolution ? A Discussion of Gordon Wood's *The Radicalism of the American Revolution* » : 679-683.
- Bailyn, Bernard. *The Ideological Origins of the American Revolution*. Cambridge : Belknap, 1967.
- Bailyn, Bernard. *Atlantic History : Concept and Contours*. Cambridge : Harvard UP, 2005.
- Beard, Charles. *An Economic Interpretation of the Constitution*. New York : Macmillan, 1913.
- Chernow, Ron. *Alexander Hamilton*. New York : Penguin Press, 2004.
- Clark Smith, Barbara. « The Adequate Revolution ». *William and Mary Quarterly* 4 (October 1994). Forum « How Revolutionary Was the Revolution ? A Discussion of Gordon Wood's *The Radicalism of the American Revolution* » : 684-692.
- Countryman, Edward. *A People in Revolution : The American Revolution and Political Society in New York, 1760-1790*. Baltimore : Johns Hopkins UP, 1981.
- Countryman, Edward. *The American Revolution*. New York : Hill and Wang, 1985.
- Ellis, Joseph J. *Passionate Sage : The Character and Legacy of John Adams*. New York : Norton, 1993.
- Ellis, Joseph J. *American Sphinx : The Character of Thomas Jefferson*. New York : Knopf, 1996.
- Ellis, Joseph J. *Founding Brothers : The Revolutionary Generation*. New York : Vintage Books, 2000.
- Ellis, Joseph, J. *His Excellency : George Washington*. New York : Knopf, 2004.
- Gordon-Reed, Annette. *Thomas Jefferson and Sally Hemings : An American Controversy*. Charlottesville : University Press of Virginia, 1997.
- Lazare, Daniel. « Patriotic Bore ». *The Nation*, September 12, 2005 : 31-36.
- Lewis, Jan Ellen & Peter S. Onuf, eds. *Sally Hemings and Thomas Jefferson : History, Memory and Civic Culture*. Charlottesville : University Press of Virginia, 1999.
- McCullough, David G., *John Adams*. New York : Simon and Schuster, 2001.
- McCullough. *1776*. New York : Simon and Schuster, 2005.
- Morgan, Edmund S. « The Other Founders ». *New York Review of Books*, September 22, 2005 : 41-43.
- Nash, Gary. *Urban Crucible : Social Change, Political Consciousness, and the Origins of the American Revolution*. Cambridge : Harvard UP, 1979.
- Nash, Gary. *The Unknown American Revolution : The Unruly Birth of Democracy and the Struggle to Create America*. New York : Viking, 2005.
- Nash, Gary, Charlotte Crabtree et Ross E. Dunn. *History on Trial : Culture Wars and the Teaching of the Past*. New York : Knopf, 1997.
- Pasley, Jeffrey L., Andrew W. Robertson, David Waldstreicher, eds. *Beyond the Founders : New Approaches to the Political History of the Early American Republic*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2004.

- Rodgers, Daniel T. « Republicanism : The Career of a Concept ». *Journal of American History*, 79 (June 1992) : 11-38.
- Wills, Garry & Arthur M. Schlesinger. *James Madison*. New York : New York Times Book, 2002.
- Wood, Gordon. *The Radicalism of the American Revolution*. New York : Knopf, 1991.
- Wood, Gordon. « Equality and Social Conflict in the American Revolution ». *William and Mary Quarterly* 4 (October 1994). Forum « How Revolutionary Was the Revolution ? A Discussion of Gordon Wood's *The Radicalism of the American Revolution* » 703-716.
- Wood, Gordon. *Creation of the American Republic*. Chapel Hill : UNC Press, 1969.
- Wood, Gordon. « Colonial Correctness ». *The New Republic*, June 6, 2005.
- Young, Alfred. *The American Revolution : Explorations in the History of American Radicalism*. Dekalb : Northern Illinois University Press, 1976.
- Zuckerman, Michael. « Rhetoric, Reality and the Revolution : The Genteel Radicalism of Gordon Wood ». *William and Mary Quarterly* 4 (October 1994). Forum « How Revolutionary Was the Revolution ? A Discussion of Gordon Wood's *The Radicalism of the American Revolution* » 693-702.
- Wulf, Naomi. « République ou démocratie ? Évolution du système politique américain de la révolution à la présidence de Jefferson (1775-1800), *Révoltes et révolutions de 1773 à 1802, Europe, Russie, Amériques*. Ed. Serge Bianchi et Philippe Bourdin. Nantes : Editions du Temps, 2004, 71-85.

NOTES

1. C'est l'expression adoptée par la presse (*Newsweek*, *US World and News Report*) pour qualifier cette nouvelle tendance délibérément anti-académique (Pasley, Robertson et Waldstreicher 1).
2. L'expression est de David Waldstreicher en réponse au compte-rendu de l'ouvrage de Pasley, Robertson, Waldstreicher par Jan Lewis H_SHEAR@H-net.msu.edu, 12 juillet, 2005. Selon Waldstreicher, les auteurs des nouveaux best-sellers (dont le chef de file est Joseph Ellis) ont tellement décrédibilisé par leurs critiques et leurs sarcasmes l'histoire sociale de la Révolution, qu'il n'est plus envisageable d'écrire l'histoire de la Révolution ou de la jeune République sans en tenir compte.
3. Voir le site Monticello
http://www.monticello.org/plantation/hemingscontro/hemings-jefferson_contro.html.
4. La journée organisée le 8 janvier 2005 à l'université Paris 12-Val de Marne « Autour de la Révolution américaine » avait eu pour objectifs de s'adresser aux étudiants en histoire, dans le cadre de la préparation aux concours, en leur faisant connaître la vitalité des recherches américanistes françaises sur la Révolution américaine et la jeune république en France. En acceptant de nous publier, *Transatlantica* nous permet encore une fois de nous adresser également à nos collègues américanistes souvent vingtiémistes ou littéraires. Nous remercions cette revue en ligne qui nous avait déjà accueillis en 2002 pour un dossier « Autour de la jeune République » (*Transatlantica* 2002).